

GAILIN
1935

Le FROID et la FUREUR de GALLen-KALLELA

PAR EMMANUEL DAYDÉ

MUSÉE D'ORSAY, PARIS. DU 7 FÉVRIER AU 6 MAI 2012.

Akseli Gallen-Kallela (1865-1931). Une passion finlandaise.

Commissariat : Philippe Thiébaud (Paris), Janne Gallen-Kallela-Siren (Helsinki), Barbara Til (Düsseldorf)

Dans l'histoire de la virilité, Akseli Gallen-Kallela tient une place de choix. C'est la masculinité rugueuse et tragique de son art qui le rend suspect de nationalisme étroit à nos yeux contemporains, alors qu'il s'agit d'une quête minimaliste de l'essentiel, d'un retour au désert de glace et de feu. En 1899, pour le baptême de ses deux enfants, il fait venir en traineau dans sa maison en bois de *Kalela*, sur une presqu'île au fin fond de la grande forêt de Carélie, loin de toute civilisation, le compositeur Jean Sibelius et le chef d'orchestre, Robert Kajanus. À peine l'artiste, habillé à la façon de Vainämöinen, le druide légendaire du *Kalevala*, a-t-il accueilli ses amis, qu'il les envoie couper un immense pin avec une simple hache. Comme les deux citadins – alors plus habitués aux beuveries des salons de l'hôtel Kämp qu'au carélianisme physique de leur hôte – peinent à la tâche, le colosse se porte à leur secours et abat l'arbre en quelques coups rapides. « Retourne dans ta forêt » aurait d'ailleurs dit, excédé, l'un de ses professeurs au jeune sauvageon. Rebelle à toutes les écoles, qu'il s'agisse du lycée à Helsinki

ou de l'Académie Julian à Paris, l'âme agitée de Gallen-Kallela n'a jamais souhaité vivre qu'au plus près de la nature vierge et des terres inhabitées. Ne tenant jamais en place, cet aventurier, contemporain de Jack London – et qui veut comme lui « brûler tout son temps » loin de la foule déchainée –, s'enracine dans sa terre finlandaise, tout en ne cessant jamais de voyager au loin dès qu'il le peut. Revêtant des tenues ébouriffantes à la ville ou sportives à la neige, arborant un crâne rasé et de longues moustaches en pointe – qui lui donnent un air du Kaiser Guillaume II et du poète russe Maïakowski tout en même temps –, Gallen-Kallela a vécu sa vie surabondante à la façon du dernier des Vikings.

Après avoir tenté en vain de conquérir Paris en usant du réalisme le plus cru, il décide de retourner vivre en Finlande. En Carélie, il s'attelle à la construction de sa maison-œuvre d'art total de Kalela, dont il conçoit la décoration, le mobilier, les vitraux et jusqu'à la moindre poignée de porte ou cendrier, dans l'esprit des *Arts and crafts* de William Morris, « avec la volonté de l'homme primitif qui invente et crée ses outils » (Van de Velde). Sous les nuits polaires étoilées du lac Ruovesi, à l'extrémité du monde et de la frontière russe, ce prince des bois prend le nom de Gallen-Kallela et se consacre à l'œuvre →

Portrait de l'actrice Ida Aalberg.

1893, huile sur toile, 49 x 37 cm.

Finlande, Mänttä, Gösta Serlachius Fine Arts Foundation.



AXEL CALLEN
1892



Grande Berce.

1889, huile sur toile, 84 x 66 cm.

Finlande, Helsinki, collection particulière.

Autoportrait avec Cheetah.

1910, huile sur toile, 80 x 95 cm.

Finlande, Helsinki, collection particulière.



Imatra en hiver.

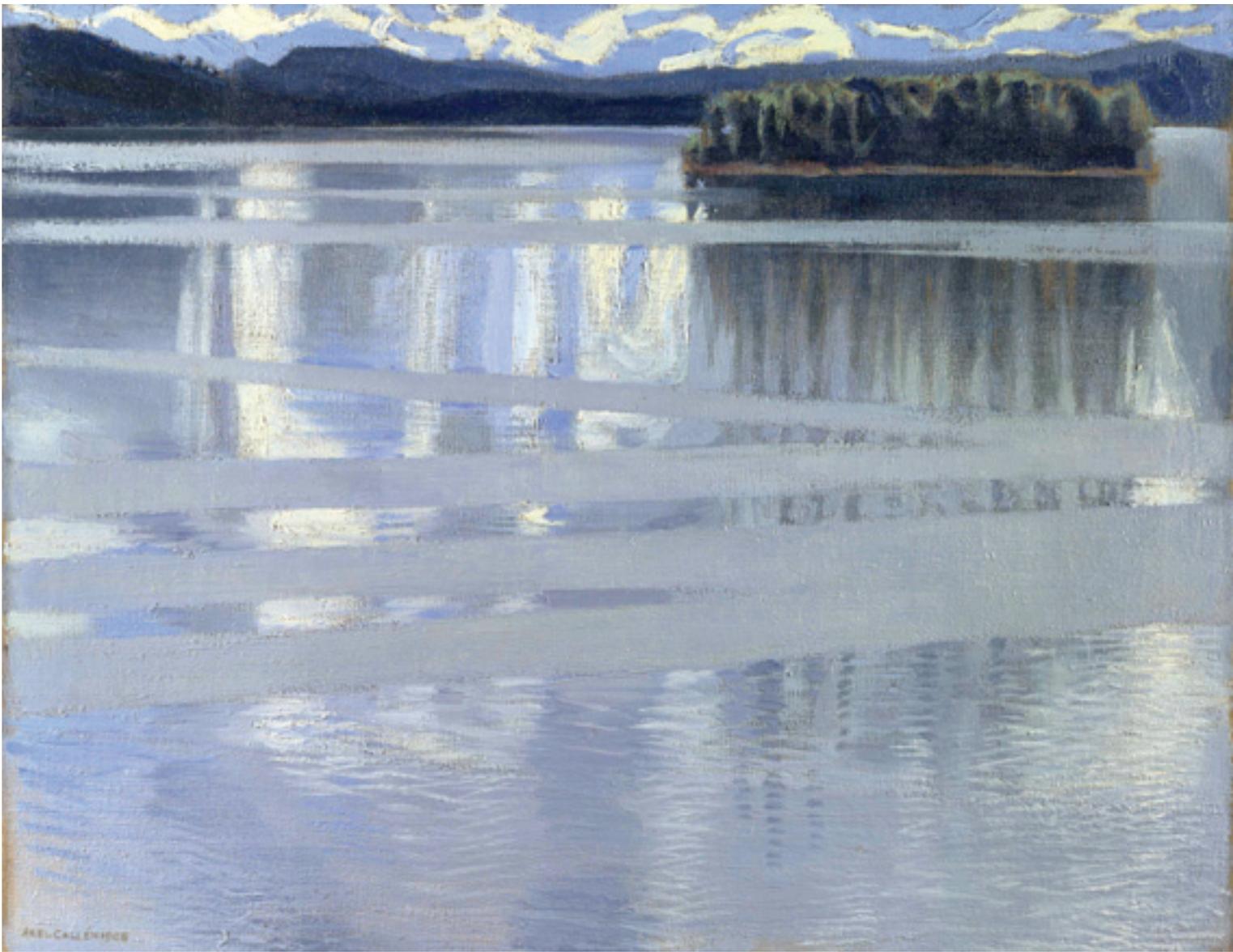
1893, huile sur toile, 153 x 194 cm.

Finlande, Helsinki, Ateneum Art Museum, Finnish National Gallery..

de sa vie : atteindre d'autres mondes en peignant le Kalevala, l'épopée fondatrice recueillie par Elias Lönnrot à partir des antiques mythologies populaires finlandaises. Equipé d'un appareil photo panoramique, ce trappeur de sensations photographie tout ce qui bouge – et tout ce qui ne bouge pas – lors de ses inlassables excursions, usant ensuite de ces clichés comme modèles pour ses compositions.

La confrontation en 1895 à Berlin du symbolisme musclé du finlandais avec les volutes angoissées de son fragile compatriote norvégien Munch va toutefois charpenter différemment son « mélange de raison froide et de mélancolie frémissante ». Désormais converti au synthétisme le plus radical, Gallen-Kallela cherche de nouvelles solutions dans la sculpture sur bois, avant de créer pour la salle à

manger de l'homme d'affaires finlandais Salomon Wuorio de furieux tableaux légendaires en forme de tapisseries barbares. Usant d'un lin grossier qui apparaît en filigrane sous la peinture mate *a tempera*, Gallen-Kallela brosse, avec *La vengeance de Joukahainen*, une image de haine inextinguible : sous une lumière grise mourante, le regard de l'archer tueur se prolonge en un horizon remonté très haut, dans un paysage oppressant de neige mouillée et de roc éclaté. Usant de vert et de jaune irrealistes et fluorescents, tout comme d'un dessin schématique et japonisant, la véhémence *Défense du Sampo*, qui met le sage Väinämöinen aux prises avec le monstre ailé Louhi, semble hurler dans le vent. Madame Wuorio se récriera devant tant de violence, et la commande sera annulée. Mais avec ces œuvres, Gallen-Kallela apparaît définitivement comme le barde



Lake Keitele.

1905, huile sur toile, 53 x 66 cm.

Grande Bretagne, Londres, National Gallery.

échevelé de la Finlande. Guerrier de la fin du jour, ce Gauguin du nord s'avère capable d'un primitivisme non plus sensuel et tropical, mais robuste et limpide, comme taillé à la hache dans la glace. L'échec des fresques du Mausolée Juselius, qui devait être son chef-d'œuvre – et qui l'était –, l'entraîne dans une noire dépression. Cherchant la voie de la purification, il ne peint plus que d'infinies blancheurs – pas de lynx dans la neige ou lacs gelés –, annonciatrices de l'esthétique de la disparition de Robert Ryman.

Bousculé par les audaces du fauvisme qu'il découvre à Paris en 1909, Gallen-Kallela, comme Munch au XX^e siècle, ose à nouveau saturer sa palette : ses *Skieurs* en ombres chinoises glissent sur un immense aplat bleu, que viennent fermer tout en haut de la toile un rose et un jaune mordants. Mais l'artiste cou-

vert d'honneurs ne retrouve sa fureur de peindre qu'en partant pour six mois, entre 1909 et 1910, en Afrique orientale. Ce dernier paradis sur terre est plus proche, selon lui, du monde du Kalevala qu'une Finlande devenue irrémédiablement civilisée. Griffant 150 petits tableaux à l'huile de couleurs enflammées, brossant à la va-vite des portraits de guerriers Kikuyu qui préfigurent les nouveaux fauves berlinois des années 1980, ces nouveaux Kullervo partant à la guerre furent alors ressentis comme le caprice d'un génie vieillissant. Lorsqu'il croise Theodore Roosevelt à un safari au Kenya, Gallen-Kallela se reconnaît dans le président américain, qu'il décrit comme « un casse-noix fait de tôle d'acier ou de peau de buffle ». L'indien en lui cherchait le Bronx. Un siècle plus tard, le temps de « son *viking metal* » semble être enfin venu. ■